

EN PHRASES AVEC CELINE



LA MEDECINE PLUTÔT QUE LA LITTÉRATURE

Médecin avant écrivain

Sûr de son talent, Céline faisait prévaloir son statut de médecin de banlieue sur celui d'écrivain : manière d'affirmer un ancrage populaire et d'afficher son mépris pour les cercles littéraires.

Venu de nulle part, Céline est apparu en 1932 sous les traits d' " un médecin pauvre qui donne ses consultations dans un dispensaire ", ainsi que le décrit un journaliste. Le travail littéraire de *Voyage au bout de la nuit*, il devait, alors, choisir de n'en rien dire, tout comme il prenait soin de ne pas être identifié comme un écrivain, alors même que le succès de scandale du livre le menait sans transition de la marge et de l'obscurité sociales à la célébrité.

A Elie Faure, critique d'art et médecin comme lui, Céline écrivait : "*Je n'aime pas à parler d'art. Je n'en parle jamais. Je suis loin depuis toujours de l'Art et des Artistes [...] je n'ai jamais eu aucun contact avec eux* " (sans date, fin 1932).



Au laboratoire de biologie marine de Roscoff en 1920

Les entretiens qu'il devait accorder à la presse entre octobre 1932 et avril 1933 avaient presque toujours pour cadre le dispensaire municipal d'hygiène de Clichy où il consultait. Nombre de photographies le montrent en blouse blanche, entouré du personnel du dispensaire ; aucune, à ma connaissance, à une table d'écrivain.

Il adressait à des jurés du prix Goncourt des lettres sur papier à en-tête des services municipaux d'hygiène de la ville de Clichy.

Un de ses premiers soutiens à l'Action française, Léon Daudet, écrivait du *Voyage* que "*ce livre est celui d'un médecin, et d'un*

médecin de la banlieue de Paris, où souffre et passe toute la clinique de la rue, de l'atelier, du taudis, de l'usine et du ruisseau " (Candide, 22 décembre 1932). [...] Jusqu'à sa mort, en 1961, Céline devait accorder nombre d'entretiens à la presse. Ceux-ci étaient autant d'occasions de fixer définitivement le sens du partage entre l'identité littéraire et l'identité médicale. La médecine participait d'une vocation ; la littérature avait un don pour origine : "J'ai un don pour la littérature, mais pas de vocation pour elle. Ma seule vocation, c'est la médecine, pas la littérature " (déclaration, octobre 1954).

Le don invoqué par Céline renvoyait à l'univers de la sorcellerie. Il désignait la force étrangère, le pouvoir qui s'emparait de celui qui le possédait : "Je n'ai jamais aimé ça, mais j'ai un don pour ça... Ça ne m'intéresse pas le moins du monde les choses que j'écris - mais il faut que je le fasse. C'est une torture, c'est le travail le plus pénible du monde " (déclaration, juillet 1961).

"Je ne suis pas un écrivain [...]. Il m'est arrivé d'écrire ce qui me passait par la tête mais je ne veux être qu'un simple médecin de banlieue " (déclaration, 1954).

1940, avec Lucette à côté de l'ambulance de Sartrouville

Le don constituait après coup la seule raison possible de la violence linguistique et de la littérature sans justification, ce qui faisait d'elle un discours non recherché, et de l'écrivain un écrivain malgré lui.

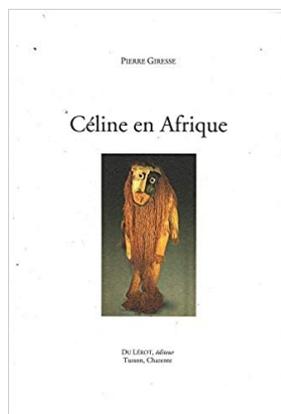
(Philippe Roussin, *Ma seule vocation c'est la médecine, Les collections Lire, n°9, Magazine Littéraire*).



Naissance de la vocation au Cameroun ?

Peut-on affirmer que la véritable vocation médicale de Louis a pris naissance au Cameroun ? Peut-être pas cependant, les blessures horribles des soldats de la guerre de 14, le dévouement des médecins militaires dans les hôpitaux qu'il a pu admirer pendant sa longue convalescence, ont pu déjà faire naître en lui ce besoin de "faire médecine". Trente ans plus tard, il ne tarira pas d'éloge sur le docteur Jalaguier qui, lui, savait sauver des soldats que l'on croyait perdus (Astraud, 2014).

Sa compassion africaine ne serait alors qu'une forme d'épanouissement d'une vocation plus anciennement ancrée, peut-être même dès l'enfance, selon lui. Elle exprimera cependant une première forme de mise en pratique qui est d'autant plus remarquable qu'à cette époque, Louis Destouches ne pouvait rêver à ces études supérieures longues et coûteuses qui étaient hors de sa portée, compte-tenu de son niveau d'études et de l'état de fortune de ses parents.



Ainsi que le constate très justement Buin (2009), "sa médecine est un humanisme de la misère, une démarche compassionnelle - il déteste la souffrance, la pauvreté -, un infime rempart contre l'inéluctabilité de la maladie invalidante et de la mort".

La commisération de Céline est universelle comme l'affirme Renard (2004), elle s'ouvre à l'humanité presque entière dès que celle-ci est représentée par les "battus de la vie, les enfants, les plus pauvres, les plus misérables". Plus tard, pendant sa carrière de médecin, Céline répugnera à se faire payer en retour du soulagement de la souffrance des autres, il aimera railler en proclamant qu'il soignait par vocation et qu'il écrivait pour payer le terme de son loyer. Les premiers soins qu'il prodigue à ses Pahouins sont forcément gratuits ; il n'écrit pas encore, mais il s'estime confortablement rémunéré, l'acte médical va donc de

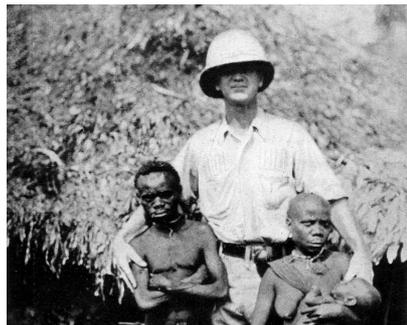
soi, et n'en déplaît aux contempteurs, il s'agit bien de la gratuité d'un acte d'amour.

Comme ses lettres permettent de le constater, Louis a fini par se doter d'une

véritable infirmerie de campagne, infirmerie toute officieuse et d'initiative personnelle qui venait se substituer, et très au-delà, à la maigre dotation de la C.F.S.O. Il veut toujours épater un peu, surtout quand il écrit à Simone Saintu, mais tout de même, il doit s'improviser médecin, se trouvant confronté à la nécessité de soigner, de venir en aide aux populations qui vivent sur la plantation.

"Je fais de grandes quantités d'injections d'Atoxil contre la maladie du sommeil qui sévit désastreusement dans la région, ainsi que d'autres maladies qui se manifestent chez les noirs fréquemment et dégoûtamment aigu, mais dont l'existence doit être ignorée des jeunes personnes".

Il se pose même en petit Claude Bernard des forêts équatoriales : " J'emploie le reste de mon temps à des recherches au microscope... Je fais quelques petites études sur les toxines végétales et animales. Pour me convaincre de visu de



la nocivité des alcools je fais sur les singes de petites expériences "...

Il extrait, affirme-t-il, du furfurool ou aldéhyde pyromnéique à partir de six litres d'eau-de-vie, denrée qu'il est bien placé pour se procurer sur place. On ose espérer qu'il n'a pas étendu ses " petites études " au genre humain...

Au même moment, il commande encore à son père tout un arsenal pharmaceutique et infirmier : dans sa liste à la Prévert, figure en tête un drapeau tricolore. Pour le coup, c'est le papa aux grosses moustaches qui a dû être content ! Ce papa qui sera son correspondant familial de plus en plus exclusif : interlocuteur, témoin, et éventuellement secours. Je ne nie pas l'empreinte de la mère dans la vie et dans l'œuvre de Céline (*Renard, 2004*), mais je ne suis pas persuadé pour autant de la mise entre parenthèses du père ou d'une image paternelle négative.

Le point d'orgue est atteint le 21 octobre où une longue liste de demande d'achats additionne produits chimiques, pharmaceutiques, verreries de laboratoire et même un bistouri à deux tranchants. On n'est pas vraiment pas dans la démarche de quelqu'un qui songerait dès demain à quitter le pays...

(Pierre Giresse, Céline en Afrique, Du Lérot éditeur, janvier 2019, p. 114).

Après l'Afrique, retour à Paris

Il a déjà arpenté Paris en long et en large à 15 ans, il n'a pas envie de faire cela toute sa vie. A l'affût de toute occasion, celle-ci se présente sous la forme d'un petit papier reçu par le directeur de la revue par lequel la fondation Rockefeller informe rechercher des conférenciers pour une campagne d'information contre la tuberculose en Bretagne, sur lequel Louis tombe par hasard.



En tenue mission Rockefeller

Tout l'attire donc : la Bretagne de ses ancêtres, le salaire, s'éloigner de Paris et de l'appartement parental, être employé par des Américains et porter un uniforme proche des soldats américains...

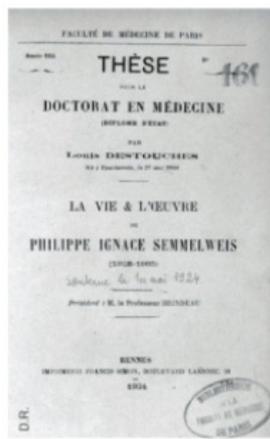
Un peu tout ça mais surtout la perspective de travailler dans le domaine de la santé. Il a découvert le plaisir de soigner en Afrique, cette envie le tient.

Conférencier hygiéniste, c'est loin d'être médecin mais ce pourrait être une étape.

Sa maîtrise de l'anglais, sa réactivité et peut-être son goût pour les sciences, sans parler de son passé récent de héros de guerre militent dans son sens.

Profonde, la vocation médicale...

" C'est que la vocation médicale, je l'avais, tandis que la vocation littéraire, je ne l'avais pas du tout. Je considérais le métier littéraire comme une chose tout à fait grotesque, prétentieuse, imbécile, qu'était pas faite pour moi. Pas sérieux quoi... Alors que j'avais toujours la vocation médicale... Oh, profonde... Ça, je n'trouvais rien d plus vénérable qu'un médecin dès ma plus petite enfance...



Alors, c'est venu quand il a fallu que je fasse une thèse, et que je la fasse en vitesse, alors je suis tombé sur un souvenir, et j'ai dit, j'avais fait en vitesse une thèse sur l'histoire de la médecine et Semmelweis... (Chants de perruches, ici, sur la bande). Alors, bon, en avant pour Semmelweis... J'ai fait cette petite thèse sans prétention, et puis j'étais à ce moment-là moniteur à Tamy..

J. Guenot : C'était après la guerre ?

Alors... Après la guerre de 14, en 18... Alors... C'était en 23, j'étais moniteur à Tamy, chez Brindeau. Brindeau, le professeur d'obstétrique, et lui, il avait à faire avec la thèse, forcément... Alors, il m'a dit... Et c'était un musicologue distingué, il était passionné d'orchestre, il y allait tout l'temps, à cette époque-là, il était très sérieux et très sévère, d'ailleurs... Une autre époque... Il

badinait pas... Alors, y m'a fait v'nir... Moi, j'approchais qu'à vingt-cinq mètres, j'étais troufion, moi, rien du tout... Et il m'a fait v'nir, il m'a dit... Dites-donc, il a fait à son chef de clinique... Dites-donc, il est fait pour ça... Il est fait pour écrire... Et puis c'est tout... Eh bien voilà, je m'suis dit, une réflexion baroque... On l'enterre, la réflexion baroque, on n'en parle plus, on parle d'autre chose... Et puis alors est venu mon métier à la Société des Nations, et puis l'Amérique, et puis l'Afrique, etc.

Et puis, je suis revenu m'installer à Paris, parce que ça me paraissait pas assez vivant, y avait trop d'papiers...

Pis c'était des gens riches... Alors je suis revenu me placer dans la banlieue parisienne, à Clichy exactement.

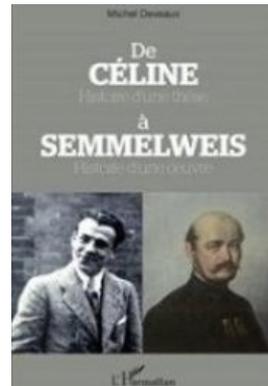
Et alors là, tout d'un coup... J' connaissais Dabit, qu'était au métro des Abbesses... C'était un très gentil garçon... Lui, vous savez qu'il était communiste...

Alors, il se met à sortir *Hôtel du Nord* chez Denoël...

Moi, à ce moment-là, j'avais un mal énorme à payer mon loyer, justement...

C'était pourtant pas brillant, je vous assure... Alors, comment en sortir... Et je m'suis mis à écrire... Et j'ai pris le nom de ma mère, qui s'appelait Céline... "

(Entretiens avec Jean Guénot et Jacques Darribehaude, Cahiers Céline 2, Actualité littéraire 1957-1961, 18 février 1982, p.147).



Première interview à la radio

- C'est la première fois que l'écrivain Louis-Ferdinand Céline parle à la radio. Louis-Ferdinand Céline, ou plutôt docteur Destouches, si vous préférez, j'aimerais savoir si vous avez commencé à écrire avant de pratiquer votre métier de médecin.

- Pas du tout. Si l'on peut dire, parce que j'ai écrit une thèse qui s'appelle « *La vie et l'œuvre de Philippe Ignace Semmelweis* », et qui est en somme un peu littéraire.

Elle peut être considérée comme un premier roman, si l'on veut dire. Alors c'est un roman médical, strictement médical, et scientifique, pour une partie. Voilà.

Alors ça, ça remonte à 24, 1924.

- Oui, et vous avez commencé votre métier de médecin en quelle année ?

- En 24.

- En même temps ?

- Oui, monsieur, oui, oui. Je suis entré à la Société des Nations aussitôt après ma thèse, je suis rentré à la Société des Nations à la section d'épidémiologie et d'hygiène à Genève en 1924, exactement, oui, et j'y suis resté quatre ans.

- Mais est-ce que vous pensiez faire ce double métier ou aviez-vous déjà choisi votre voie ?

- Pas du tout. Pas du tout, du tout, du tout. Pas le moins du tout. J'avais

uniquement une vocation médicale, et je regrette l'avoir un peu négligée. Je me serais livré entièrement à la médecine, je n'aurais pas eu tant d'ennuis, et alors je me suis livré... je me suis livré à la littérature et il m'en a coûté très cher. Je l'avais fait d'ailleurs très simplement, en 27, en quittant la Société des Nations, pour acheter un appartement. Je le dis très franchement. Rue du Bois, à Clichy, Seine. Parce que, à ce moment-là, je n'avais pas le sou, et il m'était très pénible de payer mon terme, alors je m'étais dit : en achetant un appartement, ce sera un souci de moins. Et en vendant un livre, si j'arrive à écrire un livre, eh bien, comme ça, j'aurai de l'argent pour acheter un appartement.

Alors j'ai demandé à... J'ai été voir Denoël, ou plutôt j'ai laissé chez lui un manuscrit, je me suis mis à écrire, j'ai écrit un manuscrit, n'importe quoi, c'était le *Voyage au bout de la nuit*, et puis je l'ai laissé chez Denoël, et puis il a été perdu, c'est une autre femme qui l'avait, enfin il y a eu une confusion générale, et puis finalement on m'a retrouvé.

Je m'appelle Céline, parce que c'est le nom de ma mère, elle s'appelait Céline, je croyais bien comme ça passer inaperçu, car je me suis aperçu par la suite qu'il est très difficile de pratiquer la médecine en même temps qu'on est écrivain.



Dispensaire de Clichy, 10 rue Fanny

Vous passez pour un médecin farceur, pour un médecin de fantaisie, ça rend la vie très compliquée. Et alors on a vivement... on n'a pas très vivement, non, au bout d'un certain temps on a percé cet anonymat bien honnête, et puis, en effet... on a mis sur la piste... et je suis devenu ce bonhomme qui s'appelle Céline, d'un nom de femme, puis il m'en a coûté cher, et puis j'ai continué à écrire

parce que je travaillais après dans un dispensaire, municipal, et alors là on est très mal vu quand on fait de la médecine et puis en même temps que l'on se fait connaître comme écrivain, on n'aime pas beaucoup ce type, on n'aimait pas du tout, cette fonction d'écrivain, ça paraissait ridicule, ce bonhomme assis sur la table, devant une table, qui se met à penser des choses soi-disant sublimes, pour quoi faire ? Il sait mieux les choses que les autres...

Mais je n'en faisais qu'un but strictement alimentaire, commercial, et nécessaire, et puis voilà que tout d'un coup on m'a appris que ça se vendait bien. Bon, j'ai dit : ben, tant mieux, et puis alors... et puis la vie s'est mise à devenir extrêmement compliquée, moi ça m'a toujours été une espèce de malédiction, cette affaire d'écrire. Bien. Voilà toute l'histoire.

(Cahiers de la NRF, Céline et l'actualité 1933-1961, Gallimard, janvier 2003, p.487).

Interview avec Francine BLOCH

- Et bien, vous m'avez dit l'autre jour que de vos deux métiers, en somme, celui de médecin vous avait donné sans doute plus de satisfactions. Pourquoi ?

- Ah, parce que je suis né pour être médecin tandis que je suis pas né pour être écrivain du tout.

- A quel moment avez-vous commencé votre médecine ?

- Ah, eh ben j'ai gagné... J'ai commencé ma médecine en 1918, tout de suite après la guerre, parce que...

- Dans quelles conditions ?

- Ah, ben... très péniblement, parce que j'ai passé mon bachot sans aller au lycée, en gagnant ma vie.

- Ah oui, ça c'est assez rare évidemment.

- C'est assez rare, oui.

- C'est beau.

- De moi-même, oui, parce que j'avais envie d'être médecin. Bon, alors je m'apprenais avec des petits manuels, et puis à ce moment-là, à ce moment-là vous savez, avoir un métier... je gagnais ma vie, alors avoir un métier, dame, c'était dur. Douze métiers, treize misères, dit le proverbe. Et j'en ai eu beaucoup, on me foutait à la porte parce qu'on trouvait que je faisais mal mon métier. Alors j'ai fait tous les métiers comme ça, beaucoup de métiers, alors on me parle d'Amérique et de machins, mais j'ai fait tout ça, mais je suis bien régulier, alors j'ai travaillé dur, dur, dur, dur, et puis j'ai passé, y avait des gens, y avait des gens à la session là, qui étaient plus vieux que moi, y'en

Faculté de Rennes, 1902

avait de soixante-dix ans qui passaient leur bachot, des malins qui voulaient



aussi avoir leur bachot avant de mourir.

Et ben moi, bon, ben moi, je voulais avoir mon bachot pour aller à la Faculté, au P.C.N. alors je suis entré à la Faculté de médecine de Rennes, à l'école de médecine de Rennes à cette époque-là.

Le 19 août 1919 à Quintin, Côtes-du-Nord

Eh bien je me suis marié avec la fille du directeur de l'école, Mlle Follet, c'était Follet, Athanase Follet, et puis dame alors après ça a suivi son cours quoi. Et puis je suis entré à la Société des Nations, et puis, à la Société des Nations, j'ai fait des voyages à travers le monde.

- Ah bon ! Qu'est-ce que vous étiez à la Société des Nations ?

- Epidémiologiste, je cherchais des petites bêtes. J'allais chercher des... anophèles, mais je suis licencié ès sciences naturelles.

- Ah oui...

- Ah mais, j'apprenais tout, moi. Alors, j'apprenais les sciences naturelles, alors j'apprenais l'épidémiologie,



alors j'ai fait de l'épidémiologie et alors c'était pour la Société des Nations, on m'avait mis là, la fondation Rockefeller m'avait mis là, eux m'avaient envoyé partout.

Alors, au Congo... et au Dahomey... et puis au Nigéria pour la chasse à la fièvre jaune qu'était pas encore décidée à ce moment-là. Et puis, j'ai fait ça pendant quatre ans. Et puis en rentrant ben mais à la Société des Nations on m'a dit que je pouvais pas rester parce que j'étais pas riche. Fallait être riche pour être à la S.D.N. C'est très gentil, mais fallait beaucoup d'argent. C'était bien payé, mais c'était pas assez, fallait beaucoup d'argent. Alors là encore je me suis rendu compte qu'il fallait tout de même faire un métier plus... prolétaire. Alors je suis rentré dans la médecine, la médecine de quartier, à Clichy.

- Et vous n'avez pas cessé depuis... combien de temps ?

- Depuis 24.

- Depuis 24 ?

- Oui, depuis 24, oui je le sais parce que je suis retraité maintenant.

- Oui, depuis trente-cinq ans.

- Oui, trente-cinq ans.

- Et vous exercez encore ici. Ah vous êtes retraité. Mais ces dernières années vous avez continué ?

- Ah oui, oui, oui, oui, oui. Je suis toujours curieux de ces choses-là. Oui, oui, oui. Toujours curieux. Tandis que, mon Dieu, la littérature je regarde ça de loin. A moins qu'on m'apporte un livre avec un style nouveau, mais je vois rien du tout, jamais moi, je vois rien du tout, c'est toujours traité en dessus.

(Cahiers de la NRF, Céline et l'actualité 1933-1961, Gallimard, janvier 2003, p.441).

Une ampoule avant chaque repas, vous passez Roméo de choc.

" Et votre autre corde à votre arc ? " je vous entends... " la médecine ? " les malades me fuient ! voilà ! j'avoue !... démodé ?... certes !... je veux !... je connais pas les nouveaux remèdes ? oh ! quel mensonge ! je les reçois tous les nouveaux remèdes ! je lis à fond tous les prospectus... que savent-ils de plus mes confrères ? Rien ! que lisent-ils de plus ? Rien ! l'instinct guérisseur si je l'ai ! j'en suis perclus !... tel traversé d'ondes et de fluides !... avec le quart de ce que je reçois " remèdes nouveaux "... le dixième ! j'aurais de quoi empoisonner tout Billancourt, Issy, et le reste !... et Vaugirard ! Landru me fait rire, le mal qu'il se donnait !... question " faire du bien ", rien m'échappe ! les plus bouleversants progrès !... oh ! moi, vigile ! je peux vous rajeunir en cinq sec !... vingt... trente ans de moins ! n'importe quel nonagénaire !... j'ai le sérum là ! sur ma table !...

quel rebouteux qui s'aligne ? sérieux, garanti, timbré, remboursé par les A.S. ! une ampoule avant chaque repas !... vous passez Roméo de choc ! la " Relativité " en ampoules !... je vous la



donne ! vous vous rebovez le Temps, ainsi dire !... les rides !... les mélancolies... les aigreurs ! les bouffées de chaleur... qu'est-ce que je peux faire ?... la Comédie-Française, gamine ! Amolphe saute à la corde !... reboumé ! Madeleine Renaud, Minou, Achille au Luxembourg ! à Guignol ! et l'Académie !... Mauriac, enfin, enfin, enfant de chœur !... nous emmerdant plus !... tous ses refoulements exposés !... une ampoule avant chaque repas ! garanti par les Assurances !...

J'ai le temps de méditer... repenser le pour, contre... de réfléchir ce qui me fait le plus

de tort ?... mon complet peut-être ? mes grolles ?... toujours en chaussons ?... mes cheveux ? je crois, le plus surtout de pas avoir de domestiques... ah, et aussi le pire du pire : " il écrit des livres "... ils les lisent pas, mais ils savent... Je vais chercher les malades moi-même (les rares), je les ramène moi-même à la grille, je les guide qu'ils glissent pas (ils me feraient un procès), la glaise, la gadoue !... les chardons aussi... je vais moi-même aux " commissions "... voilà qui vous discrédite !... Je vais aussi porter les ordures ! moi-même ! la poubelle jusqu'à la route !... vous pensez ! comment je serais pris au sérieux ? " Docteur ? Docteur ? pour la petite !... dites-moi ! savez-vous ? l'intrait sec de fibre de cœur de morue ?... une révolution il paraît ? vous savez ? et l'hibernation ? ce que vous dites ? pour les yeux de maman ? " Oh ! que je réponde ceci ! cela ! kif !... c'est pas moi qu'ils iront croire ! défiance totale !... "

(D'un château l'autre, Folio, juillet 1988, p.31).



Le médecin Céline



Henri Poulain

" Le toubib Céline avait toujours hâte de retourner vers les consultants qui l'attendaient au dispensaire. Il était véritablement le médecin des pauvres.

Jamais, je n'ai vu un praticien accueillir ses malades avec autant de respect et d'élan fraternel. Dès que l'infirmière ouvrait la porte, Ferdinand se levait d'un bond et s'en allait à la rencontre du plus infirme, du plus grincheux, du plus misérable.

Il émanait alors de sa personne une sorte de chaleur enveloppante, une tendresse qui se chargeait des pires fardeaux, une force qui ne plierait jamais parce qu'elle voulait comprendre, secourir, sauver, donner l'espérance. "

Henri POULAIN

(BC n° 149, février 1995, p. 12).

Corniauds vous avez tout gaffé !

" Vous avez pas traqué le vrai monstre ! le Céline, bouzeux il s'en fout ! Même que vous seriez plus hanteurs tracassiers, assoiffés, mille fois, que toute l'espèce d'Afrique, d'Asie, chacals, Amériques réunis, condors et dragons, il s'en gode ! C'est le Docteur Destouches qu'est sensible ! Vous y auriez effleuré le Diplôme, c'était du finish et la mort ! Mais là de cette tracasserie d'ombre, piteuserie d'hallali de fantôme, dépècerie de Lune m'outragerai-je ? Que je vous fouetterais tout ça plutôt ! que ça poulope encore plus oultre ! plus nombre ! ahane au spectre ! pisse, sue du sang, plus braillards ! dérate à la charge de pas moi ! A la Lune ! hyéneuse ! Que ça soye encore plus fumant, râlant, enragé ! Ecumez ! Ventremer ! Le cor ! Au cor ! que je vous en sonne ! et de la trompette ! et l'olifant !

[...] Et votre Diplôme ?

Ils me l'ont laissé les scélérats ! Ils me l'ôtaient je vous parlerais plus... Je serais

à l'action l'heure actuelle ! le grand Soulèvement !... vous voyez pas les Ombres d'Honneurs ? L'Armée française, la grande, la garance, la 14 !... Ils m'infligeaient le final affront je retourmais l'Europe à la charge ! Je culbutais les fiotes ! le vide général à ma

voix ! les Steppes ! Moscou à la main ! et préservant tout ! clochetons ! Kremlin ! le reste ! brûlant rien ! juste au pompon ! à la tactique ! le cœur ! l'uniforme ! vous auriez vu ce travail s'ils m'avaient froissé mon Diplôme ! Ils peuvent un peu bénir le Ciel ! Ils me rejetaient dans le camp extrémiste ! "

(*Féerie pour une autre fois*, Gallimard, Folio n° 918, avril 1985, p. 38).



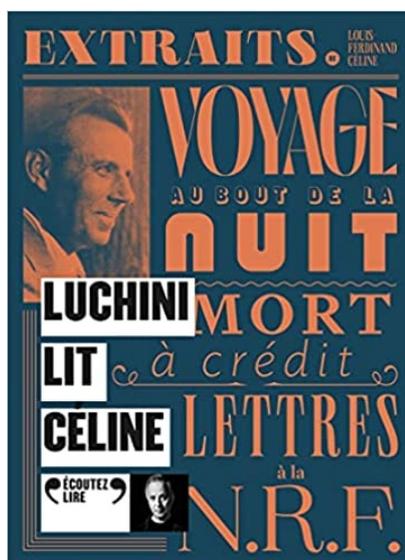
PARUTIONS



Livreshebdo

Capricci

Une réflexion sur l'œuvre de Céline qui part de l'attaque du film de Jean Renoir *La grande illusion* dans « *Bagatelles pour un massacre* » et du conflit qui s'ensuivit. L'auteur évoque le racialisme mis en avant par l'écrivain dans ce pamphlet, qui s'en prend à des figures du cinéma des années 1930, parmi lesquels E. von Stroheim, M. Dalio, J. Gabin ou encore S. Itkine
Parution 2 sept 2021 - 17,00 Euros.



Luchini lit Céline :

Voyage au bout de la nuit, Mort à crédit, Lettres à la NRF

CD - 9 septembre 2021

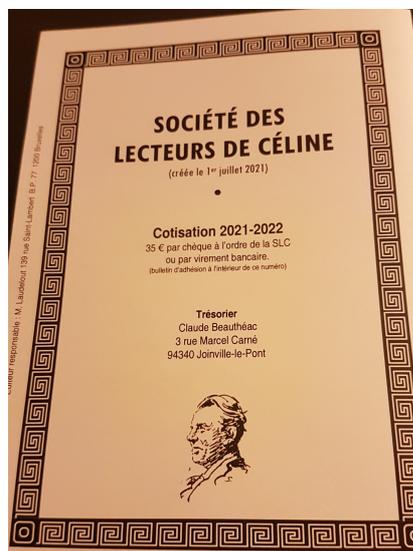
21,90 €

ACTUALITÉ

BULLETIN D'ADHÉSION ANNÉE 2021-2022

NOM :
PRÉNOM :
ADRESSE :
TÉLÉPHONE :
ADRESSE ÉLECTRONIQUE :
MONTANT DE LA COTISATION (cocher la case correspondante)

ÉTUDIANT : 15 € (joindre un justificatif)
ADHÉSION INDIVIDUELLE : 35 €
COUPLE : 40 €
ADHÉSION DE SOUTIEN : À PARTIR DE 80 €
MONTANT DE L'ADHÉSION DE SOUTIEN : _



Règlement : par chèque à l'ordre de la Société des lecteurs de Céline, à envoyer au Trésorier : M. Claude Beauthéac, 3 rue Marcel Camé, 94340 Joinville-le-Pont (France) ou par virement bancaire (IBAN : FR35 3000 2005 1800 0000 7481 X35 ; B.I.C : CRLYFRPP).

Dans ce cas, il faut néanmoins retourner ce bulletin d'adhésion au Trésorier (adresse ci-dessus) en lui indiquant que le paiement se fait par virement. L'envoi du bulletin d'adhésion peut également se faire par mail, à l'adresse électronique suivante : claudebeauthéac@yahoo.fr

www.celineenphrases.fr
mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)



© 2021 CELINE EN PHRASES